

Quand les ténèbres viendront

Par Olivier Perriquet

Artiste

Entourée de six soleils, la planète Lagash offre à ses habitants un monde qui ne connaît pas la nuit. Tout au plus y a-t-il parfois de la pénombre, la luminosité ambiante dépendant du nombre de soleils présents dans le ciel. Vivant sur une planète sans cycle nocturne, les Lagashiens possèdent une peur intense et instinctive de l'obscurité, qui leur est radicalement étrangère. Cette crainte trouve écho dans les écrits religieux d'un culte apocalyptique affirmant que Lagash traverse périodiquement une énorme « caverne » ténébreuse ou un « tunnel » ténébreux où apparaissent ce qu'ils nomment des « étoiles ». Celles-ci font pleuvoir le feu des cieux et privent les Lagashiens de leur âme, les réduisant à l'état de sauvages semblables à des bêtes affolées. Les récits transmis par les rares survivants (les individus « dont l'esprit est trop grossier pour être profondément affecté » et certains enfants y ayant échappé du fait de leur jeune âge), ont été transmis au fil des siècles, et ont constitué la source des textes sacrés du culte.

De récentes découvertes en Théorie de la Gravitation ont permis à un groupe d'astronomes de l'université de Saro, qui se sont également appuyés sur les preuves de l'existence de civilisations anciennes sur Lagash, toutes régulièrement détruites par le feu, de prévoir que le terrible événement prophétisé par les cultistes allait survenir. Lançant l'alerte, ils préviennent la population que la civilisation pourrait bientôt disparaître. Ils ont élaboré une théorie qui expliquerait cet effondrement périodique de la civilisation, afin de prévenir celui qui la menace à nouveau. Leur analyse mathématique de l'orbite de Lagash autour de son soleil primaire révèle en effet des irrégularités causées par une lune qui était restée invisible, noyée dans la clarté permanente des six soleils ; or les calculs indiquent que cette lune obscurcira bientôt l'un des soleils de Lagash lorsqu'il sera seul dans le ciel, entraînant une éclipse totale qui se produit très exactement tous les 2049 ans. Les chercheurs espèrent que les observations détaillées de l'éclipse aideront à rompre le cycle d'effondrements. Des mesures préventives sont prises. Un refuge doté d'un dispositif d'éclairage est même construit à l'intention d'une poignée de privilégiés, afin qu'ils puissent se réfugier dans la lumière le temps de l'éclipse.

Celle-ci se produit enfin, et la population découvre non seulement la réalité des étoiles et l'immensité du cosmos, mais le ciel inimaginable d'une planète située dans un amas

globulaire. Cette révélation associée au noir total plonge les scientifiques dans le délire, tout comme les adeptes du culte qui s'attaquaient à l'observatoire, et in fine la population entière, qui se met à brûler elle-même ses villes pour produire de la lumière afin d'échapper aux ténèbres. À l'extérieur de l'observatoire, l'horizon commence à briller à la lumière des feux qui se propagent, alors que la « longue nuit » revient sur Lagash.

La nouvelle, résumée ci-dessus, est parue en 1941 sous le titre *Nightfall* (*Quand les ténèbres viendront*, dans la version française). Elle a révélé au public un jeune auteur de 21 ans, dont le nom nous est aujourd'hui familier : Isaac Asimov. Que deviendrait l'humanité si elle était privée du spectacle du ciel étoilé ? La question peut paraître futile, accessoire, dérisoire, au regard des désastres auxquels l'actualité nous enjoint de répondre en permanence comme à des urgences. Pourtant ne serions-nous pas en train déjà de nous « désidérer », comme l'exprime l'artiste Smith, observant que nos modes de vie nous ont séparés du cosmos ? Le déploiement du programme Starlink entamé depuis 2019 – à terme environ 40.000 satellites en orbite basse formant un maillage de points lumineux mobiles autour de la Terre – vient mettre un coup de grâce aux astronomes qui luttent depuis plus de 50 ans pour préserver notre accès au ciel nocturne. Marie Lechner en explore les implications, dans un podcast paru sur la radio π -node durant le confinement de mai 2020. Désormais, il n'y aura plus de nuit, du moins pas au sens où l'humanité l'a connue jusque-là.

Il n'y aura plus de nuit. C'est aussi le titre choisi par Eléonore Weber pour le documentaire qu'elle a réalisé en 2020 sur la guerre dans la région de l'Afghanistan. Le film, un montage d'images prises depuis des drones militaires auxquels la réalisatrice a eu accès, fait endosser au spectateur la vue subjective des pilotes. Ceux-ci effectuent des missions de nuit dans des zones en guerre, prennent des décisions lourdes de conséquences, non seulement pour leurs cibles, mais aussi pour eux-mêmes. La peur de commettre une erreur est omniprésente. Pendant leurs vols nocturnes, les soldats utilisent des caméras thermiques pour observer et interpréter les mouvements au sol : tout ce qui dégage de la chaleur devient apparent. Tout semble visible, comme en plein jour. C'est ce que suggère le titre du film.



Image de l'amas globulaire NGC 6380 prise par le télescope Hubble © ESA/Hubble & NASA, E. Noyola 2021

Nous aimons la guerre parce qu'elle fait partie de notre patrimoine génétique, écrit Antoine Volodine. De même nous aimons la clarté et la transparence au point que celles-ci viennent habiter nos technologies, et en premier lieu nos équipements militaires. Dans son manifeste intitulé *La société de transparence*, le philosophe Byung-Chul Han se positionne au contraire en faveur du mystère, de l'ombre et de la nuance, comme formes de résistance. La philosophie occidentale aime traditionnellement la lumière et en particulier l'éclat diurne du soleil, dont elle fait un modèle de la connaissance : ruisselant de vérité, il chasserait les ténèbres de l'obscurantisme, nous dit Michel Serres. La nuit étoilée, conteste-il, est pourtant un bien meilleur modèle de la connaissance que le jour solaire et idéologique (ce-disant, il se rapproche me semble-t-il des « modes d'existence » de Bruno Latour ou des « savoirs situés » de Donna Haraway).

Chaque année, le 11 septembre, le ciel de New York est pénétré par deux colonnes de lumière bleue intense. Cette installation artistique, nommée *Tribute in Light* (Hommage en lumière), commémore les attaques terroristes de 2001, les faisceaux ascendants remplaçant les tours jumelles effondrées. Signe de ce tropisme humain vers la puissance lumineuse, chaque faisceau est produit par 44 ampoules au xénon d'une intensité de 7 kilowatts : cette érection de lumière, se tenant raide et ferme vers le ciel, peut être vue à plus de 100 km de distance. De nombreux spectateurs remarquent toutefois de petites taches qui dansent au milieu des faisceaux comme de légères rafales de neige. Ces flocons sont des milliers d'oiseaux migrateurs, piégés dans cette cage immatérielle de lumière dressée à la gloire des humains solaires et guerriers, en un symbole qui ne s'adresse qu'à eux-mêmes.

BIBLIO/ICONOGRAPHIE

Quand les ténèbres viendront (titre original : *Nightfall*), Isaac Asimov (1941).

Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective, Donna Haraway (1988)

Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes, Bruno Latour (2012)

The Transparency Society, Byung-Chul Han (2012)

L'information et la pensée, Philosophy After Nature, Michel Serres (conférence, 2014)

<https://youtube.com/watch?v=DdYRzpzvRw>

In the sky with diamonds, Marie Lechner (podcast, lundi 11/05 - 22h-00h, 2020)

<https://p-node.org/broadcasts/antivirus-semaine-9>

Le projet Starlink d'Elon Musk menace la recherche astronomique, Guillaume Cannat, Le Monde (2020)

<https://lemonde.fr/blog/autourduciel/2020/02/06/le-projet-starlink>

Il n'y aura plus de nuit, Eléonore Weber (film documentaire, 2020)

How Animals Perceive the World, Ed Yong (2022)

<https://theatlantic.com/magazine/archive/2022/07/light-noise-pollution-animal-sensory-impact/638446/>

Desidération, SMITH et la cellule Cosmiel (2017-22)

<https://desideration.space>

Nous aimons la guerre, Antoine Volodine (2022)

<https://aoc.media/fiction/2022/10/08/nous-aimons-la-guerre/>